

CAD

Épilogue : l'un et le multiple

Les cahiers de l'analyse des données, tome 22, n° 4 (1997),
p. 461-462

http://www.numdam.org/item?id=CAD_1997__22_4_461_0

© Les cahiers de l'analyse des données, Dunod, 1997, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Les cahiers de l'analyse des données » implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

Il y a, entre l'un et le multiple, une antinomie difficile à surmonter.

L'infinité des particules ne se conçoit que comme un système unique régi par un seul principe géométrique. Ce principe même offre aux structures supérieures une base unique pour exister. La matière ne peut être séparée de l'esprit; la connaissance de ce qui est sans âme et sans vie ne s'étend et ne se perfectionne que pour renvoyer plus fortement qu'elle ne le fit jamais à l'intelligence, à la volonté, à la providence d'un créateur. Le multiple renvoie à l'un; la matière, à l'esprit; l'univers, à Dieu...

Si en Dieu tout est voulu et compris, ce ne peut être que dans une unité infiniment plus parfaite que celle de la plus parfaite formule. On a dit depuis longtemps que Dieu, en connaissant sa propre essence, connaît tout et voit tout; et que cette connaissance, cette vision, est la cause de tout. Mais comment par l'un, par l'indivisible, le multiple peut-il être créé; comment une pensée unique et éternelle embrasse-t-elle et conduit-elle le mouvement?

Quand LEIBNIZ pose que chaque monade renferme, en quelque façon, tout l'univers, il ne peut se dissimuler les différences entre les êtres créés; mais il veut affirmer que tout et chacun procède de l'Un; dont la présence est, à la fois, universelle et particulière. Il ne nous appartient pas de dire si le discours de LEIBNIZ a pénétré, tant soit peu, dans le mystère; ou a seulement manifesté celui-ci. ὡς ἐφ' ἑκτόν (autant qu'il se peut).

Sont entre nos mains les "*Institutiones Philosophiæ Theoreticæ*" du Père Jésuite Fr. ROTHENFLUE. Ce cours, dont la 2-ème édition est datée de 1846, a le mérite de rapporter à la pensée catholique, une grande variété de doctrines anciennes ou modernes. En Cosmologie, quant aux origines, avant la doctrine de la Création du monde par un Dieu qui en est distinct, il range les autres doctrines sous trois titres: "Fatalismus", "Casualismus", "Pantheismus" (in Vol.II, *Metaphysica specialis, Cosmologia*).

Dans l'usage commun, le fatalisme évoque l'attitude morale de l'homme qui, convaincu de sa propre impuissance, accepte le Destin. En cosmologie, le fatalisme est d'abord une doctrine de la nécessité physique telle que la conçoit LAPLACE, quand il affirme qu'à une intelligence qui, avec les lois des forces, connaîtrait les positions et les vitesses de tout ce qui emplit le monde à un instant donné, le calcul ne laisserait rien d'inconnu du passé ni de l'avenir.

Le casualisme, doutant que la diversité harmonieuse des formes puisse résulter, en quelque sorte, d'un tel mouvement rectiligne sans conduite ni reprise, attribuée au hasard, *casus*, ce qu'il refuse de regarder comme œuvre de la Providence. Ainsi, depuis DÉMOCRITE et ÉPICURE, on spéculait sur un monde d'atomes de formes diverses qui, se mouvant dans le vide, selon qu'ils s'inclinent ou se rencontrent, composent et détruisent des mondes innombrables; dont, à tout instant, les uns naissent et les autres s'écroulent. Avec, pour expliquer la perfection du monde où nous vivons, un principe de sélection: que seul dure ce qui est assez bien ordonné pour se conserver.

L'Antiquité avait déjà notre fable des singes dactylographes. Du traité de CICÉRON, "de la Nature des Dieux", écrit en forme de dialogue (CICERONIS

de Natura deorum; L.II, cap.37), citons ces propos (sur lesquels É. ÉVRARD a appelé notre attention):

... ego non mirer esse quemquam qui sibi persuadeat corpora quædam solida atque individua vi et gravitate ferri mundumque effici ornatissimum et pulcherrimum ex eorum corporum concursione fortuita? hoc qui existimat fieri potuisse, non intellego cur non idem putet, si innumerabiles unius et viginti formæ litterarum vel aureæ vel qualeslibet aliquo coiciantur, posse ex his in terram excussis annales Enni ut deinceps legi possint effici; quod nescio an ne in uno quidem versu possit tantum valere fortuna.

... et je ne m'étonnerais pas qu'il se trouvât quelqu'un pour se convaincre que, des corps solides distincts étant mus par le choc et par le poids, il résultât du concours fortuit de ces corps un univers d'un grand ordre et d'une grande beauté? Quant à celui qui juge cela possible, je ne vois pas pourquoi il ne penserait pas aussi bien que, si étaient lancées en grand nombre des objets en forme de lettres, d'or ou de n'importe quelle matière, celles-ci tombées à terre puissent composer les Annales d'Ennius prêtes à être lues; ce dont je ne sais même pas si le hasard le réussirait pour un seul vers.

Dans le Panthéisme, ROTHENFLUE, comprend toutes les doctrines, qui même sans nommer dieu au singulier ou au pluriel, renferment dans les choses une force d'intelligence universellement répandue. Panthéisme donc, que l'idéalisme de son contemporain HEGEL; et aussi, n'en doutons pas, le matérialisme dialectique, alors encore en gestation, de K. MARX et Fr. ENGELS.

Convaincu, en chrétien, de la transcendance du Dieu dont l'intelligence est la cause de tout ce qui est, LEIBNIZ ne peut être taxé de panthéisme; mais il a mis, dans les monades, une présence universelle de l'intelligence qui offre un reflet du panthéisme.

Il y a un quart de siècle, un savant entreprit d'inviter les ignorants eux-mêmes à considérer, dans l'univers, et particulièrement dans les êtres vivants, l'œuvre du *hasard* et de la *nécessité*. Bien qu'apparenté à des ministres d'un culte, l'auteur n'entendait aucunement faire œuvre d'apologétique; et il fut taxé de sacrilège. Mais s'offrait dans le *hasard* et la *nécessité* la marque transcendante d'une unité. D'ailleurs, par un sensible symbole, ce savant avait nom: Monod!

Ceux qui approchent des fils du Soleil Levant, non dans l'appareil réfrigérant des colloques ou des marchés, ni dans l'impénétrabilité d'une foule, d'ici ou de là, mais dans la familiarité et l'oisiveté, découvrent une composition inconnue de nous. Pour eux les rencontres de la vie ne sont pas, comme pour nous, des conjonctions d'astres d'un même système: mais plutôt le choc de météores lancés par des mondes qui ne se sont jamais connus. L'*un* n'est que contingent; tandis que le *Multiple* est essentiel. L'art de vivre n'est pas un luxe; la politesse peut seule mettre en bouquet des fleurs tombées de partout dans un même vase. Nous sommes mono- ; les Japonais sont poly-.